

« Lieux dits »

Laurent Contamin

Né en 1968. Après des études d'ingénieur, il se tourne vers le théâtre, à la fois comme acteur, metteur en scène et auteur. Il écrit pour la scène, pour la radio. Il reçoit en 2002 le prix du Meilleur auteur aux Radiophonies, et en 2005 le prix Nouveau Talent Radio de la SACD.

Ses pièces sont publiées chez Lansman, L'Harmattan, Ragage, Le Jardin d'Essai, Le Bonhomme vert. Il écrit également des nouvelles (Brèches, éditions Eclats d'Encre), de la poésie (revues Triages, Pyro et Voix d'Encre). Il anime de nombreux ateliers de lecture, d'écriture et de théâtre et part parfois en résidences. Il est élu en 2011 président des EAT (Ecrivains Associés du Théâtre).

les derniers mohicans

Sous les doigts de la herse dansent et volent les pierres du champ

Deux silhouettes, contours humains aperçus de loin sur un tracteur sans couleur, bringuebalent, tracent leur sillon

Le champ, quatre côtés : frénésie ; lassitude ; maladresse ; impudeur. D'aussi loin, impossible de distinguer les sillons. Mottes de terre, touffes d'herbe, bulles d'air, tas de pierres, la grande valdingue

L'un et l'autre à l'air libre, l'aîné et le puîné, le noir et le blanc, la femme et l'homme, corps martyrisés d'avant l'ensemencement, épopée sanguinaire et agricole, cérémonial de deuil pour grain tombé en terre.

Les voilà, eux, les deux – le décor est planté – dans l'ombre et la lumière, le grand et le petit, il y a dans leur combat autant de morgue que de révolte, oui, contre les lois qui les accablent, mais droite sera la ligne tracée par la machine, parallèle à la clôture, justesse de l'image, du cadre, du mouvement

Tu les vois à nouveau après le rideau de peupliers, ils sont en bas maintenant dans le creux, la partie inondable, où l'herbe devient du jonc, du roseau

Un couple adolescent sillonne sa trajectoire de liberté. Deux corps s'effleurent. Qu'un sang impur abreuve nos artères et nos veines

Ces fleurs, les autres, bulbes plantés sur le gazon près de la grange aménagée en chambre d'hôte, leur première plantation

Au milieu de l'été, des petits cailloux de mémoire dans la ferme familiale comme autant de moyens pour garder la tête sur les épaules, c'est ce qu'ils ont voulu tous les deux, elle et lui, quand ils ont quitté la capitale il y a long pour reprendre une ruine dans le Quercy, c'était dans l'air du temps

Sensation d'être uniques aujourd'hui, d'autres ont renoncé, jeté l'éponge, avoir tenu trente ans ici quand même, amarres larguées, l'hiver, l'été, travailler la terre aujourd'hui pour un peu on se ferait traiter de ringard, mais il y a toujours le chanvre qui pousse à côté de la rhubarbe, entre le compost et le four à pain, il y a encore les soirées entre amis du temps d'alors, on met un vieux vinyle

d'America, microsillon rayé de Kansas, *Horses*, *The Year of the Cat*, Led Zep ou bien la vache des Floyd, quelqu'un dit qu'il a connu quelqu'un qui connaissait un proche d'Action Directe, les bras et les jambes flottent dans la ménagerie rock

Et la fumée alors, où va-t-elle quand elle s'envole de notre bouche ? Au centre du jardin caché, répond quelqu'un – au cœur d'Utopia

Aux murs, des chefs sioux ou cheyennes nous regardent, l'air grave sous leur parure de plumes, avec quelques maximes sur l'homme, le temps, la nature : c'est brumeux, un peu

Ils ont remonté le champ encore, la trace derrière le tracteur a pris une légère courbe, c'est lui qui conduit elle qui regarde le soc, deux chercheurs d'eau, des yeux attentifs, à un moment il a été éducateur dans la crèche du village d'à côté, des velléités comme ça tu sais et puis non, même ça tu restais dans le système, un pion, un numéro, si tu ne prends pas le risque de l'alternance qui le fera ?

Les musiciens, répond quelqu'un. Faut être jazz, faut de la fantaisie, faut être le voyageur étonné qui ne fait que passer. Faut-faut-faut, dit la Faucheuse. L'actualité, ça fait longtemps qu'ils ont laissé tomber, entraînés qu'ils sont par les quatre saisons dans une valse éternelle et fugace à la fois : leur grande idée ? Le rythme et la couleur

Aujourd'hui ils ont la peau dure, le temps (celui qu'il fait et celui qui passe) a creusé lui aussi des sillons sur le visage, au creux des mains, lignes de vie, lignes de chance. Ils en sont fiers, de leurs sillons. Ils ressemblent de plus en plus aux chefs comanches de leurs posters qui tiennent au mur par des punaises rouillées. Ils ont totalement intégré le concept homme – temps – nature (c'est toi qui dis ça)

Tu les vois maintenant tourner le tracteur en bout de ligne, demi-tour, point mort première, grâce du geste léger-primitif, deux danseuses et la nature en face, avec leurs jupes en feuilles elles ont recréé un petit monde en forme de boîte à malice, ont-elles jamais été adultes, cette maison abandonnée achetée à l'époque pour une bouchée de pain, y ont-elles seulement appris à grandir puis à vieillir ?

Josette, on ne pouvait pas la laisser seule. Il y a donc eu Josette, que les silhouettes ont recueillie : *Let the Sunshine in !* Comme personne ne la réclamait, malgré quelques annonces dans le journal local (rubrique animaux), on l'a gardée

Là-bas, derrière le corps de ferme, du linge sèche sur un fil. Il ne reste plus maintenant qu'une bande non labourée encore, rectangle verdâtre que le tracteur avale, le long des haies d'épines ; Josette qui court derrière, sourde à tes appels, préférant s'enivrer de l'odeur de terre fraîche, grasse que c'en est écœurant, tu restes là engoncé dans tes bottes, à appeler une Josette qui s'en fout, sans même pouvoir allumer une cigarette (tu as arrêté), ni pouvoir regarder tes mails sur ton téléphone parce que pas de réseau, il faudrait faire bouger ces deux bottes au bout de tes jambes, mais bon, pour aller où – et pour quoi faire ?

Tes parents, ces silhouettes humaines aperçues dans la brume – au jour le jour, à la vie à la mort : derniers humains debout, assistant chaque matin dans un ravissement neuf à l'affleurement du jour: manière comme une autre de tracer son sillon.